Ami du Clergé du 10 avril 1952

Deuxième partie : **PRÉDICATION**

SOMMAIRE

Plans d'instructions dominicales. — **XIV.** 2e Dimanche après Pâques : Le Bon Pasteur, 125.
Conférences sur la vie chrétienne. — **X.** Le personnalisme chrétien (suite), 127.
Les Paraboles de l'Evangile. — **XVI.** L'ami importun, 130.
Allocution de mariage. — Le premier mariage, 131.

PLANS D'INSTRUCTIONS DOMINICALES

2e Dimanche après Pâques

XIV

Sur l'Evangile (Jo., x, 11-16)

LE BON PASTEUR

Cet évangile est très connu ; il a donné sa dénomination à ce dimanche lui-même. Il évoque les images, inspirées de peintures célèbres et très primitives des Catacombes romaines : le Christ, en berger, porte sur ses épaules une brebis fatiguée ou fugitive. Tendresse et grandeur à la fois de cette attitude : elle nous définit le comportement et les qualités de notre chef, N.-S. Jésus-Christ.

I. — *Explication de l'évangile*

A. — LE PASTEUR :

a) C'est *Notre-Seigneur Jésus-Christ :* « je suis le bon Pasteur ». Cette définition, donnée à des Juifs (nommément, à des Pharisiens, orgueilleusement légalistes, mais aussi connaisseurs des Ecritures), veut signifier que Jésus est Dieu et a la charge du peuple de Dieu. En effet, souvent dans l'A. T., Dieu s'était représenté sous l'image d'un berger, conduisant son peuple choisi dans des pâturages abondants et nourrissants (= la Terre Promise) (Gen., XLVIII, 15 ; Is., LXIII, 11-14 ; Michée, VII, 14-15 ; Ps. XXVIII, 9 ; LXXXIV, 1). Or cette terre promise était l'image du royaume du ciel ; le peuple de Dieu, l'image de tous les fidèles. Dieu expliquait ainsi comment il prend soin personnellement du salut des âmes. N.-S. est donc chargé de cette mission divine : il est « le Dieu-Pasteur » dont parlaient les Ecritures.

b) Ses qualités : — il ne travaille pas par intérêt, ni pour gagner de l'argent ; à la différence du salarié, il se dévoue, *gratuitement.* L'Ecriture redit souvent que Dieu et le Christ nous aiment et se dévouent pour notre salut avec un total désintéressement ; rien ne les oblige à le faire, sinon l'amour inconditionnel qu'ils nous portent : « Tous ont péché et tous sont justifiés gratuitement par sa grâce, en vertu de la rédemption qui est dans le Christ-Jésus » (Rom., III, 24).

— à la différence du salarié, quand survient un danger (non pour lui, mais pour le troupeau) *le dévouement du Bon Pasteur redouble ;* c'est que « le mercenaire ne se met pas en peine pour les brebis » (℣ 13) ; au contraire, N.-S. a révélé combien l'absence d'une seule des brebis du troupeau le mettait en peine et en souci (Luc, XV, 2-6) et quelle joie lorsque la fugitive rentre au bercail *(ibid.,* ℣ 7). Aussi la veille de sa mort, priant son Père en présence des Apôtres, pourra-t-il affirmer qu'il n'a laissé se perdre aucun de ceux que le Père lui avait confiés en garde, hormis le traître (Jo., XVII, 12).

— d'ailleurs, il *connaît* chacune des brebis, et ses brebis le connaissent (℣ 14). N'est-ce pas lui qui les a choisies ; il les appelle, et à sa voix elles répondent (℣℣ 3-4). On devine à ces notations quelle *intimité profonde* unit berger et brebis.

— les relations du Christ-berger avec ses brebis sont *sur le modèle de celles qui l'unissent au Père :* « Comme le Père me connaît et comme je connais le Père... ». Or, dans la Sainte Trinité, le Fils est la parfaite image (comme la projection immédiate et absolument conforme) du Père : ils se voient, se contemplent et se connaissent si intimement que procède d'eux, vivante et personnelle, une troisième personne, qui est le lien d'amour du Père et du Fils : le Saint-Esprit. Les relations du Christ avec le troupeau qui lui est confié sont ainsi du même ordre d'amour que celles des trois personnes divines entre elles.

— conséquence dernière : le bon Pasteur *livre sa vie pour ses brebis* (℣ 15). Il n'y a pas de plus grand amour que de donner sa vie pour ceux que l'on aime (Jo., XV, 13). Sur la croix le Christ a consommé son sacrifice de chef, de guide, de pasteur ; il était à la fois (mystérieusement) l'agneau innocent du sacrifice pascal que l'on immole et le berger qui se sacrifie pour son troupeau. S'il fut, d'ailleurs, abandonné par ceux pour qui il mourait, le Prophète l'avait prévu, car il était écrit : « Je frapperai le berger, et les brebis du troupeau se disperseront » (Mat., XXVI, 31 ; d'après Zacharie, XIII, 7).

Ainsi, cette simple image nous révèle que :
— Jésus est Dieu
— chef de l'humanité
— chargé de conduire tous les hommes au salut éternel en les sauvant par sa mort, acte suprême d'amour désintéressé.

B. — LES BREBIS :

a) Ce sont évidemment *les âmes* confiées au soin du Christ, parce que propriété de choix de Dieu : car Dieu aime d'un tout spécial amour les hommes, créatures faites à son image, intelligentes et libres, au milieu de la création matérielle.

Il ne s'agit pas seulement des catholiques baptisés, qui font partie de ce « troupeau de Dieu », de ce « peuple de Dieu » qu'est l'Eglise. Car Jésus précise : « J'ai encore d'autres brebis qui ne sont pas de ce bercail ». *Tous les hommes* doivent être sauvés par Jésus ; il est mort pour les sauver tous et c'est pourquoi il ne peut se désintéresser d'aucun, même s'il doit finalement avoir le cœur broyé à la pensée que certains, tel Judas (Jo., XVII, 12), refuseront pour jamais de bénéficier de son amour.

b) Que doivent faire les brebis ? — connaître leur guide (℣ 14) ; il faut pour être sauvé connaître explicitement et Dieu notre Créateur aimant, et son Fils incarné, notre Sauveur et notre Chef.

— entendre sa voix (℣℣ 4 et 16), ce qui suppose d'abord qu'on la reconnaisse comme étant celle de Dieu même, puisque le Bon Pasteur est la parole de Dieu (Jo., I, 1) ; qu'on l'admette comme vraie et ayant autorité sur nous ; et que l'on y réponde.

— cela consiste à accepter de suivre aveuglément le guide sûr, même s'il engage à faire une longue route : « quand il les a toutes fait sortir, il marche devant elles, et ses brebis le suivent, parce qu'elles connaissent sa voix » (℣ 4). Si elles ne le suivaient pas, elles risqueraient de se perdre en suivant un étranger qui les égarerait.

Ainsi, pour être conduit par le Christ au salut éternel, il faut :
— avoir la foi ;
— accepter d'obéir aux ordres de Jésus et à ses appels particuliers ;

— se laisser conduire par lui où il veut, voire porter sur ses épaules si on a été un instant égaré ;

— faire partie de l'Eglise, société de tous les fidèles du Christ.

II. — *Applications*

De cet évangile découlent un certain nombre de leçons, dont on pourra suivant les besoins accentuer l'une ou l'autre :

A. — Les « pasteurs » dans l'Eglise :

a) La hiérarchie officielle. Le rôle du Christ continue, bien que N.-S. ne soit plus visiblement présent dans le monde. Il a confié mission explicite de « paître ses brebis » à S. Pierre (Jo., XXI, 15-17). Outre le chef, les autres Apôtres, choisis pour être eux aussi « pêcheurs d'hommes », ainsi que leurs successeurs, doivent conduire et diriger l'Eglise de Dieu. Sont donc « pasteurs », actuellement, dans l'Eglise :

— le pasteur suprême, le pape

— les successeurs des Apôtres : les évêques, chefs des diocèses

— dans chaque paroisse, le curé, qui a mission déléguée pour conduire les fidèles (« les ouailles ») au salut éternel.

b) Tout chef de communauté. Il existe aussi d'autres communautés ou cellules du corps du Christ : ceux qui y exercent l'autorité sont comme des pasteurs ayant mission pour une partie du troupeau : ainsi, dans chaque famille unie par le sacrement de mariage à l'image de la Trinité, le chef de famille est comme le Christ ; S. Paul le rappelle en termes très nets (Eph., V, 22-24).

c) L'exercice de l'autorité :

Elle doit s'exercer comme le fait celle du Christ :

— dans l'amour vrai et désintéressé : N.-S. en demande par trois fois l'affirmation et la promesse à S. Pierre avant de lui confier le soin de son troupeau (Jo., XXI, 15-17).

S. Pierre en rappelle la nécessité aux chefs des communautés chrétiennes, prédécesseurs des évêques et des curés (I Petr., V, 2-4). S. Paul le demande aux maris, pasteurs de leurs foyers sur le modèle du Christ (Eph., V, 28-30).

d) L'exemple des pasteurs contemporains :

N'est-il pas vrai qu'il en est ainsi ? qui douterait que les chefs de l'Eglise assument à notre profit un service de charité désintéressée ? En preuve :

— les papes contemporains : Pie X, déclaré bienheureux (et bientôt peut-être saint), « bon pasteur » s'il en fut : et S. S. Pie XII, dont le dévouement et la bonté suscitent admiration et respect, même des non catholiques.

— les évêques : les saints cardinaux tels que le cardinal Mercier qui souffrit tant pour son troupeau durant la Grande Guerre ; ou le cardinal Suhard dont le profond zèle pastoral est connu de tous.

— les évêques persécutés, missionnaires expulsés de Chine, après avoir souffert prison, diffamation, exil loin de leur troupeau ; évêques d'Europe centrale : cardinal Mindzenty de Hongrie, Mgr Beran de Prague, Mgr Stepinac de Zagreb, et nombre de pasteurs effectivement morts martyrs.

— les curés et prêtres, tout donnés à leur tâche à l'exemple du curé d'Ars ; ce n'est pas à eux de dire à leurs fidèles combien ils usent goutte à goutte ou rapidement leurs forces dans le dévouement, la solitude et le dénuement, pour pouvoir un jour dire, comme le Christ, au Père du ciel : J'ai gardé dans la foi et le chemin du salut éternel tous ceux que vous m'aviez confiés.

C. — Les brebis et le troupeau :

a) Le terme de « troupeau » n'est qu'une image : dans l'Eglise, il n'y a *ni dictature ni tyrannie :* car les chefs hiérarchiques doivent imiter le Christ dans son autorité ferme, certes, mais dans sa charité aussi, son humilité et sa douceur.

Pas non plus d'esprit *grégaire inconsidéré :* il y a une spontanéité permise et souhaitable ; les fidèles ne sont pas purement passifs dans l'Eglise. Il leur est demandé, entre autres, comme un devoir formel et pressant de *s'associer à l'apostolat hiérarchique :* ce fut la définition-clé de l'Action catholique que Pie XI proposa lui-même, non sans quelque inspiration du Saint-Esprit, reconnaissait-il.

b) Cependant, *attitude à reviser* parfois ; voici un examen de conscience qu'il pourra être utile de proposer aux fidèles.

— a-t-on suffisamment de respect pour *le Souverain Pontife ?* non seulement vénération extérieure, mais soumission à ses ordres, désir filial et empressé de suivre ses directives (et donc de les connaître) : « les brebis le suivent parce qu'elles connaissent sa voix... ».

— *notre évêque ?* n'est-il pas trop négligé dans nos préoccupations, soucis et prières ? ce qu'il commande (attitudes chrétiennes, refus de certaines fausses doctrines, consignes de vie morale, obligation précise et concrète d'apostolat...), en tient-on assez compte ? lui reconnaît-on le droit de nous commander et notre obligation de lui obéir « comme au Christ » ?

— *notre curé, nos prêtres ?* avons-nous pensé au soutien matériel, moral, et surtout dans l'ordre de l'apostolat, que nous pouvons et devons leur apporter ? Les considérons-nous assez comme les pasteurs responsables de la lourde charge du salut des âmes d'une ou plusieurs paroisses, mission qu'ils ont reçue du Christ, et dont ils devront rendre compte ? malgré leurs défauts, s'ils ont d'incontestables défauts (comme tout homme, S. Pierre lui-même), avons-nous cependant le souci de substituer à la critique, de l'attention, de la prévenance, une loyale collaboration ?

c) Enfin avoir, comme le Christ, *le souci et l'inquiétude pour* tout *le troupeau* et *pour les brebis qui n'ont pas encore rejoint la vraie et sûre bergerie.*

— *tout le troupeau.* Ne pas restreindre son horizon à celui d'un petit groupe ou cercle, d'un quartier, d'une commune ou d'une paroisse : ce sont des cellules de la grande Eglise. L'expansion de cette Eglise doit nous soucier ; les missions, l'œuvre missionnaire dans les pays païens, les efforts d'évangélisation des païens de chez nous doivent nous être connus et nous devons les soutenir ou même y participer.

Les difficultés, souffrances ou persécutions de l'Eglise présente doivent aussi nous inquiéter : prier pour nos frères qui luttent pour leur foi et notamment (caractéristique des persécutions actuelles) pour ne pas se séparer de l'obéissance à l'unique pasteur, le pape. Le Souverain Pontife insiste beaucoup, ainsi que le cardinal Tisserant, chargé de ces pays, pour que tous les catholiques pensent à leurs frères persécutés.

— *ceux qui ne sont pas dans la vraie bergerie :* c'est une grande intention, redevenue très actuelle, celle de l'*unité de l'Eglise.* Cette pensée des schismes et des hérésies angoissa N.-S. : « [Père]... qu'ils soient un comme nous sommes un ;... que leur unité soit parfaite... » (Jo., XVII, 22-23) ; « ces brebis-là il faut [aussi] que je vous les amène... et ainsi il n'y aura qu'un seul troupeau et un seul pasteur » (Jo., X, 16).

Mais qui les amènera, si nous n'y coopérons ? soit de loin, en priant pour la conversion de pays entiers (Angleterre, régions protestantes d'Allemagne ou de chez nous...),

soit de près, en essayant de ramener au Christ ceux qui n'ont pas la foi et que nous connaissons : égarés, ils ont besoin de nous pour réentendre la voix du Christ qui les sauvera.

* *

Conclusion. — L'Eglise du Christ est une société, mais surtout comme une grande famille, mieux un

corps vivant. Comme dans une famille, tous sont frères autour du chef de famille aimé, vénéré, obéi : il faut être sans cesse inquiet du salut de nos frères.

Comme dans un corps, chaque membre vivant fait vivre tout l'organisme ; malade ou mort, il compromet la vie de l'ensemble : il faut absolument que nous vivions de la vie de la grâce et qu'elle se développe en nous.

Et surtout, le corps ne peut vivre qu'uni, soumis à la tête : le chef, le guide, le « pasteur », c.-à-d. le Christ et ses successeurs : ils attendent de notre part obéissance, respect, amour filial. Quelle est notre attitude ?

CONFERENCES SUR LA VIE CHRETIENNE

X

LE PERSONNALISME CHRÉTIEN *(suite)*

Nous avons vu que la doctrine catholique, loin d'enseigner le mépris et la ruine du corps humain, l'estime et le met en valeur dans la mesure où cela convient à la vie de l'esprit.

Nous avons vu aussi que l'intelligence n'est nullement brimée ni diminuée par la foi bien comprise, mais au contraire libérée et encouragée dans la recherche de la vérité. Il nous reste à étudier aujourd'hui le problème de l'amour et celui de la volonté.

I. — *Le cœur du chrétien*

L'amour est une valeur humaine authentique. Sans amour maternel, l'enfant ne s'épanouit pas : il devient timide, renfermé, et il lui manquera quelque chose jusqu'à la fin de sa vie. Sans l'amour de ses maîtres, l'élève agit par contrainte, à contre-cœur, et il se libère le plus vite possible de toute discipline. La saine amitié des camarades est aussi d'une importance capitale : celui qui n'en jouit pas, mais au contraire est rebuté, mis en quarantaine, s'aigrit et devient capable de coups de tête irréparables. Il en est ainsi tout le long de l'existence : l'amour est nécessaire au jeune homme épris d'idéal, nécessaire à la jeune fille qui veut se dévouer ou qui rêve à un foyer ; il poursuit de ses exigences l'homme et la femme mûrs, et demeure un puissant ressort de l'épanouissement de la personne.

C'est aussi un élément essentiel de l'action. Nécessaire pour entreprendre cette action (comment se décider à chercher un objet qu'on n'aime pas ?), il l'est encore pour la soutenir dans les difficultés, et l'alimenter d'ardeur et d'enthousiasme. Avec l'amour on supporte tout, on vient à bout de tout, on est capable des plus grands actes d'héroïsme. Si on veut connaître la valeur d'une personne, il ne suffit pas de regarder la musculature et la forme de son corps ; il ne suffit même pas de doser la force de son intelligence : il faut davantage regarder son cœur ; c'est souvent cela qui fait un homme grand ou petit.

Malheureusement ce ressort puissant est d'une délicatesse extrême : capable de conduire aux sommets de la grandeur, il peut aussi conduire aux plus ignobles bas-fonds. Quels ravages ne fait-il pas quand il est déchaîné ! Quelles ruines physiques et morales n'a-t-il pas causées au cours des siècles ! A l'occasion de la beauté de Cléopâtre, Pascal note que le cours de l'histoire aurait été modifié sans les passions suscitées par cette fameuse reine. Combien de fois ne pourrait-on pas faire la même remarque dans la vie publique et dans la vie privée ! Les hommes de lettres et les historiens le savent bien, eux qui ont si souvent exploité dans leurs œuvres la thèse de l'amour.

Pourquoi donc cette puissance magnifique est-elle susceptible d'une telle dégradation ? Cela n'est pas en général pour une erreur d'objet : l'objet aimé mérite habituellement de l'être, pour cette raison bien simple que tout ce qui existe a de l'être, et donc une valeur qui mérite notre estime et notre affection. Pensez aux animaux qui vous paraissent les plus répugnants : un serpent, un vampire, une pieuvre, que sais-je ? Si vous les envisagez sous cet aspect de l'être, vous conviendrez que ce sont des merveilles d'ordre structurel et vital.

Mais le malheur vient de la manière dont nous aimons. Nous aimons presque toujours d'une façon désordonnée. En face d'un objet captivant, nous ne savons nous maîtriser, nous frôlons presque la folie, et nous prenons pour de l'amour authentique une passion qui durera tout juste le temps de la lune de miel. Ou bien nous voulons accaparer pour nous seul l'objet aimé : l'ami est jaloux de son ami, l'épouse amadoue son mari et nuira à son avancement pour satisfaire ses caprices ; la mère couve son enfant et l'empêche de s'émanciper, pour jouir de lui le plus longtemps possible ; le père de famille tyrannise son foyer et ne tolère pas qu'on lui résiste. Ou bien c'est la vie égoïste à deux, où chacun des époux ne cherche qu'à assouvir ses tendances les moins nobles. Je ne fais que signaler la perversion de l'amour qui se réduit à la jouissance corporelle, sous une forme ou sous une autre. En tous ces cas, l'homme, au lieu de grandir par l'amour, s'avilit et tombe parfois plus bas que les animaux.

Que faudrait-il pour que cette puissance d'aimer l'enrichisse et le grandisse ? Il faudrait qu'il mette à sa base le sacrifice : il faudrait qu'il ait le courage de dompter sa fougue impétueuse, de la maintenir dans l'ordre et de la soumettre aux valeurs spirituelles. Il faudrait qu'il sorte de son point de vue égoïste pour juger et aimer d'une manière plus objective. En un mot il faudrait qu'il se renonce pour l'objet aimé, car le vrai amour suppose l'oubli de soi et le dévouement.

Or cela dépasse habituellement les forces humaines. Nos passions sont trop ardentes, notre égoïsme trop forcené. Seul le christianisme est capable de nous aider à nous sacrifier aussi radicalement au service des autres, et l'un des plus grands services qu'il ait rendus à l'humanité est sûrement de lui avoir appris la vraie beauté de l'amour.

Car l'histoire le prouve : c'est un fait que l'amour des hommes ne s'est répandu sur la terre que grâce à Jésus-Christ. Il n'a fallu rien de moins que l'exemple du Fils de Dieu mourant sur la croix, et son précepte formel d'aimer nos frères comme il les a aimés, et la promesse de sa grâce toute-puissante pour que nous ayons la force de pratiquer la charité.

Grâce au christianisme, le cœur humain a été transformé. L'amitié a été restaurée et n'a plus sombré dans la fange ; la vierge a été respectée et honorée ; les époux ont été sanctifiés dans leur corps et dans leur âme ; l'enfant est devenu précieux aux yeux des parents ; les pauvres eux-mêmes devinrent égaux aux riches et virent s'agenouiller devant eux les rois et les empereurs ; les malades ont été soignés avec tendresse et ont senti un baiser héroïque sur leurs plaies infectes ; l'amour s'est dilaté à l'infini; car il a vu dans les créatures le reflet et la présence de Dieu.

Et cependant rien d'humain n'a été perdu dans cette transformation : l'amitié et l'amour, avec toutes leurs variantes, ont continué de s'épanouir. Mais ils ont été transfigurés par un principe divin qui les a élevés à un plan supérieur. Par nature, l'amour tendait spontanément à l'adoration de son objet ; mais un objet créé n'a pas droit à cette idolâtrie : Dieu seul mérite que la personne qui l'aime se renonce complètement et se perde en lui, car étant l'Etre même, il possède en lui à l'infini les valeurs de cette personne, et celle-ci retrouve amplement en lui ce qu'elle a d'abord sacrifié. Et comme l'amour du prochain est une dépendance et une forme de l'amour de Dieu, il jouit des mêmes prérogatives et il enrichit ceux qui se consacrent à lui.

Combien d'exemples ne pourrait-on pas citer à l'appui de ces affirmations ! Combien d'âmes n'ont trouvé que dans le christianisme le plein épanouissement de leur amour ! Voyez S. Paul : qui parlerait de lui aujourd'hui si son cœur n'avait été captivé par Jésus-Christ ? Voyez S. Augustin : je vous disais naguère que son rayonnement intellectuel était dû à la foi chrétienne ; il faut en dire autant de son cœur. Avant sa conversion, il était malheureux, comme tant d'autres : il laissait traîner son cœur dans la fange ou dans l'étroitesse d'un amour égoïste. Du jour où il a rencontré le Christ, ce même amour s'est dilaté immensément et nous baigne encore de ses chaudes effluves. C'est toute l'histoire des saints qu'il faudrait citer. Nous y verrions que seul le christianisme est capable de donner à ses fidèles un cœur vraiment tendre, généreux, héroïque, au-dessus des mesquineries et des rancunes, au-dessus même des haines et des incompréhensions. Oui, sans aucun doute, il est seul capable d'enrichir et d'agrandir à ce point la personnalité en purifiant et en dilatant le cœur humain. Seul il peut donner le bonheur, car alors que tout amour purement humain comporte nécessairement une souffrance, seul l'amour de Dieu et l'amour du prochain en Dieu donnent une paix et une joie sans mélange.

II. — *La volonté du chrétien*

Avec la volonté, nous arrivons, peut-on dire, à la pièce maîtresse de la personnalité, car tout le reste paraît moins important : on pardonne une santé déficiente, une intelligence médiocre, des faiblesses du cœur. Mais pour définir un caractère, on ne peut négliger la force de la volonté. Quelles que soient la fonction et la situation d'un homme : qu'il soit militaire, chef d'Etat, père de famille, il n'est à la hauteur de son devoir que s'il fait preuve d'une volonté calme et puissante, généreuse et persévérante.

Or pouvons-nous dire que seul le christianisme permet cette perfection de la volonté ?

Apparemment il semble que non : combien voyons-nous dans l'histoire du paganisme de héros qui se sont distingués par leur courage ! Combien d'hommes, aujourd'hui même, n'ont pas la foi et font cependant stoïquement leur devoir dans l'obscurité et la souffrance ! Par contre combien de catholiques pratiquants nous paraissent timides et pleutres ! Bien souvent nous voyons que les forts, les « costauds » se trouvent dans le camp de nos adversaires, et que nos réunions de jeunesse ou d'église sont plutôt fréquentées par des caractères peut-être doués de grandes qualités morales, mais peu énergiques.

Il y a là un fait bien explicable et que nous ne pourrons jamais supprimer totalement : les brutes, les gaillards débordant de vigueur et de sang, se trouvent si bien adaptés à la lutte et au succès dans les affaires du monde qu'ils n'éprouvent guère, par nature, le besoin de Dieu (ce qui ne veut pas dire qu'ils soient dispensés de religion pour autant). Les faibles, les malades, les malheureux et tous ceux qui souffrent sont plus aptes à sentir leur misère et à s'appuyer sur Dieu.

Mais une fois ceci admis, il convient de faire remarquer que peut-être nos chrétiens n'ont pas une notion suffisamment exacte de la vertu de force. Et il faut avouer que le problème exige des nuances : ici, comme souvent en doctrine chrétienne, la vérité se trouve dans une attitude apparemment paradoxale, et il est difficile de ne pas excéder dans un sens ou dans l'autre.

Le paradoxe consiste en ce que le chrétien ne met pas sa force en lui-même, mais en Dieu : sa force est à base d'humilité et de défiance de soi ; on peut même dire qu'un chrétien (par exemple un martyr) est d'autant plus fort qu'il s'appuie moins sur lui-même, car Dieu donne sa grâce dans la mesure où l'âme se défie d'elle-même et se confie en lui.

Or cela est incompréhensible aux hommes « charnels ». Pour eux, l'homme courageux est plein de lui-même : il se durcit contre l'obstacle, il travaille pour la gloire et s'enorgueillit de ses succès. Content de sa réussite

d'un jour sous le coup de la colère ou de l'excitation, il trouve normal de capituler le lendemain devant une tentation.

En réalité, la force ainsi comprise dégénère vite en orgueil et en brutalité : loin d'enrichir la personnalité de celui qui la possède, elle la diminue en lui enlevant ce charme, ce tact, cette plénitude calme et bienveillante qui constituent la fleur de la maîtrise de soi.

C'est encore un fait d'expérience que la vraie force, profonde, durable, inébranlable, se trouve chez les saints et les martyrs. Mieux que cela, elle doit se trouver chez tout chrétien qui fait son devoir. Car ce n'est pas une petite chose que de faire toujours son devoir : il n'est pas rare qu'il faille pour cela de l'héroïsme proprement dit. Faire son devoir, en effet, c'est garder l'état de grâce. Or cela suppose que l'on est prêt à tout sacrifier plutôt que de commettre un seul péché mortel. Tout, c.-à-d. ses biens matériels, son honneur, sa réputation, son bonheur humain, sa liberté et même sa vie. Des époux malheureux qui ne peuvent se séparer, des parents qui voudraient ne plus avoir d'enfants, des personnes qui se trouvent dans des occasions prochaines de pécher, ne peuvent faire leur devoir de chrétiens qu'en pratiquant l'héroïsme.

Et les chrétiens qui se trouvent dans ces situations terribles n'ont pas le soutien de la gloire, de l'émulation, de l'ardeur du combat un jour de bataille : tout se passe dans la grisaille des jours vulgaires, sans rien d'humain pour les encourager.

Pas moyen non plus de se reposer de temps à autre en capitulant devant l'effort : le vrai chrétien ne doit jamais s'abandonner, et une hute ainsi consentie, loin de reposer la volonté et de lui redonner des forces, l'affaiblit et la décourage.

De telles exigences ont de quoi faire trembler la nature. Disons mieux : de telles exigences dépassent les forces de la nature. Mais précisément cela prouve la supériorité du christianisme : seul il se permet d'imposer une telle énergie, car seul il est à même de la soutenir efficacement.

Que l'on cesse donc de croire que le christianisme est une religion de faibles et de timides. En réalité, il est une religion d'âmes fortes et magnanimes : ceux qui ne l'ont pas compris ne sont chrétiens que de nom. Humbles devant Dieu, conscientes de leur faiblesse naturelle, ces âmes s'appuient sur la toute-puissance divine et deviennent ainsi inébranlables et imbattables : « Je puis tout, peuvent-elles dire avec S. Paul, en celui qui me fortifie ». Et encore : « Qui nous séparera de l'amour du Christ ? la tribulation ? l'angoisse ? la persécution ? la faim ? la nudité ? le péril ? le glaive ?... Mais en tout cela nous sommes plus que vainqueurs grâce à celui qui nous a aimés. Oui, je suis assuré que ni mort, ni vie, ni anges, ni principautés, ni choses présentes, ni choses futures, ni puissances, ni hauteur, ni profondeur, ni rien de créé ne pourra nous séparer de l'amour de Dieu qui est dans le Christ Jésus Notre-Seigneur » (Rom., VIII, fin).

III. — *Conclusion*

La conclusion de cette étude sur la personnalité du chrétien sera double. Tout d'abord retenons le sens de ce personnalisme. A notre époque où les valeurs religieuses et morales sont si discutées, et où les bases mêmes de la civilisation s'effondrent sur une moitié du globe terrestre, tous ceux qui sont angoissés à l'idée d'un pareil malheur cherchent à se rapprocher autour de quelques notions fondamentales indiscutables. L'une d'elles est la notion de personne. Il s'agit évidemment d'une notion philosophique commune aux croyants et aux incroyants. Et nous avons vu que l'Eglise catholique a une saine philosophie des éléments constitutifs de la personne.. Mais n'oublions jamais que notre doctrine va plus loin, incomparablement plus loin : pour nous la personne humaine n'est pas seulement au sommet des créatures terrestres; elle s'ouvre par la grâce dans la divinité elle-même. Pour nous la personne humaine est divine par participation ; elle a donc à nos yeux une valeur unique, transcendante à tout le créé. Nous ne pouvons admettre les doctrines totalitaires qui réduisent l'individu à un zéro et ne font attention qu'à la société ; nous savons au contraire que les sociétés humaines se disloquent et cessent d'exister, tandis que la personne subsiste pour l'éternité.

Une seconde conclusion est celle que nous avons déjà rencontrée en parlant de l'humanisme chrétien. Le catholicisme n'a pas pour but essentiel de faire de nous de fortes personnalités humaines ; il ne se contente même pas de nous voir conserver la grâce au fond de nos âmes : il veut que cette grâce passe en actes, il veut que nous vivions en fils de Dieu. Il n'hésite donc pas à exiger de nous la mortification de toutes les valeurs humaines qui tenteraient de s'opposer au développement du règne de Dieu en nous : que ce soit la santé du corps, le brio de l'intelligence, l'émancipation du cœur, la fougue de la volonté.

Mais il se produit ce phénomène merveilleux : lorsque toutes les puissances humaines se sont mises à leur place et se sont laissé envahir par la vie divine, elles retrouvent une vigueur et une harmonie incomparables, même au plan strictement humain. Un pareil travail est délicat : il n'est pas rare de rencontrer des chrétiens qui ne l'ont réussi qu'en partie. Certains ont diminué leurs forces en abusant des mortifications corporelles ; d'autres n'ont pas trouvé l'équilibre sentimental : ou bien ils ont durci leur cœur dans la lutte et sont restés desséchés, ou bien ils ont confondu le divin et le sensuel et sont lourdement tombés ; d'autres enfin, ou bien ont affaibli leur volonté par une humilité mal comprise, ou bien ils se sont façonné un christianisme dur et hautain.

Ne nous étonnons pas de ces échecs : la formation de la personnalité humaine ne peut réussir à l'aveuglette. Il faut pour cela de la prudence, de la lumière et de la méthode, afin de lutter efficacement contre nos multiples et mauvaises tendances et notre impatience fébrile. Il faut surtout le secours d'une grâce puissante. Ne nous fions donc pas à notre jugement ni à nos ressources : consultons, prions, allons chercher la grâce à sa source. C'est seulement par tous ces moyens que nous pouvons espérer obtenir une personnalité qui saura harmoniser des vertus apparemment opposées : une mortification réelle mais prudente, un esprit hardi mais humble, un cœur tendre mais pur, et une volonté forte mais calme.

LES PARABOLES DE L'EVANGILE

XVI

L'AMI IMPORTUN

Mes frères,

Toute la prédication du Sauveur a pour but d'enseigner aux hommes que Dieu les aime, que ce Dieu est Père. « Notre Père qui êtes aux cieux... ». Faire connaître et aimer et servir ce Père, qui envoie son Fils unique, par amour, pour sauver le monde et agréger tous les humains à sa famille à titre de fils d'adoption : telle est la mission de Jésus. Dans la mesure où les hommes sont baptisés, admis dans la famille divine, grandit le Royaume, l'Eglise. Le règne de Dieu s'étend aussi en profondeur — et c'est la plus conquérante de ses victoires — dans la mesure où les âmes s'ouvrent aux flots de la grâce, vivant humblement dans les bras de Dieu, conscientes de leur faiblesse, mais confiantes dans sa bonté de Père.

La parabole de l'ami importun nous rappelle qu'il faut prier Notre Père, qu'il faut demander avec foi et persévérance, jusqu'à l' « importuner », qu'il faut demander avant tout la sagesse, l'amour.

I. — *Prier, Prier, Prier*

« Que faut-il faire en notre temps ? » demandait-on un jour à Pie XI. L'illustre Pape de l'Action catholique et des Missions répondit : « Il faut prier. — Et ensuite ? Prier. — Et après cela ? Prier ». La prière préparera, inspirera, accompagnera, fécondera l'action. « *Quærite primum regnum Dei...* ». Pour le reste, votre Père sait bien, mieux que vous, tout ce dont vous avez besoin. Mais les biens spirituels, que vous devez apprécier plus que tout le reste, votre Père veut que vous les demandiez, sans jamais cesser.

En notre temps surtout il faut prier. Bien des hommes, entichés d'une fausse science, espèrent que le progrès et les découvertes établiront le règne de l'homme sur la terre. Hélas ! lorsque l'homme est roi, il faut, pour le servir, des multitudes d'esclaves. Le progrès de la science humaine n'est pas nécessairement celui de la sagesse ni celui de la paix. Quand l'homme se met à la place de Dieu et se prend comme règle de sa vie, l'orgueil le fait tomber d'autant plus bas qu'il s'est imaginé monter plus haut. Alors son unique salut est de prier, de chercher, de frapper, jusqu'à ce qu'il reçoive la lumière, le pardon, la grâce... « Mais je n'ai pas la foi », protestait Charles de Foucauld. « Mettez-vous à genoux », exigea l'abbé Huvelin. Un acte d'humilité fit descendre la lumière.

Dieu attend des peuples comme des individus cette adoration qu'est la prière.

II. — *Prier avec confiance et persévérance*

« Jésus leur dit : Si l'un de vous a un ami qu'il aille trouver à minuit pour lui dire : Ami, prête-moi trois pains, car un de mes amis m'est arrivé de voyage et je n'ai rien à lui offrir... » (Luc, XI, 5-13). Ce tableau n'a rien d'anormal en Orient. On préfère voyager la nuit. On peut frapper, sans offenser la politesse, à n'importe quelle heure du jour et de la nuit pour demander l'hospitalité et l'on est reçu à bras ouverts.

L'ami qui est dérangé hésite d'abord à se lever. Mais, ajoute Jésus, « alors même qu'il ne se lèverait pas pour les lui donner (les pains) en sa qualité d'ami, néanmoins, à cause de son importunité, il se lèvera pour lui donner tout ce dont il a besoin. » La persévérance et l'importunité du quémandeur qui insiste justement parce qu'il est un ami, ce que n'oserait faire un inconnu, obtiendront le résultat qu'un premier effort n'avait pas obtenu. Et il recevra *tout* ce dont il a besoin. Notez bien ceci : *tout*. On n'a jamais trop de confiance dans le Bon Dieu, quant à l'efficacité de la prière. On obtient de lui autant qu'on espère.

Sans doute, Dieu ne peut pas être importuné. Dieu ne dort pas. Il est l'activité éternelle et infinie. Sa porte n'est jamais fermée. Il n' a pas à « se lever ». (Pourtant l'Eglise le supplie : « Levez-vous, Seigneur, venez à notre aide... » : c'est un souvenir de l'ami importun). Il n'a pas des heures de réception ; on ne fait pas antichambre en attendant l'audience. A toute heure du jour et de la nuit, le Seigneur reçoit ses amis et la communication avec lui, présent partout, peut devenir aussi fréquente que nous le désirons et même quasi constante. *Semper orate.*

« Et moi, je vous dis : Demandez et l'on vous donnera ; cherchez et vous trouverez ; frappez et l'on vous ouvrira. Car qui demande reçoit, qui cherche trouve et qui frappe on lui ouvrira. Y a-t-il un père parmi vous, quand son fils lui demande du pain, qui lui donne une pierre ? Et s'il lui demande un poisson, lui donnera-t-il un serpent ? Et s'il lui demande un œuf, lui donnera-t-il un scorpion ? Si donc, tout méchants que vous êtes, vous savez donner de bonnes choses à vos enfants, combien plus le Père céleste donnera-t-il l'Esprit-Saint à ceux qui le prient ! »

Ces 400.000 messes quotidiennes, ces psaumes incessamment chantés par les lèvres des prêtres et des religieux, ce rosaire perpétuel

et universel, psautier des humbles, c'est la réponse toute d'amour de l'humanité à l'appel du Rédempteur.

Jesu, spes pœnitentibus,
Quam pius es petentibus !

III. — *Le symbolisme des trois pains*

C'est, en effet, d'amour qu'il s'agit. Dieu est le plus aimant des Pères et le don qu'il nous fait en réponse à nos prières n'est autre que son Esprit, son amour : *Altissimi donum Dei*, ce don de Dieu annoncé à la Samaritaine qui devient dans les âmes une fontaine de vie jaillissante, ce feu qui doit embraser la terre : *Fons vivus, Ignis, Caritas.*

S. Augustin expliquait ingénieusement que « les trois pains sont les trois Personnes de la Ste Trinité. Quand vous possédez ces trois pains, vous avez de quoi vivre et de quoi nourrir les autres. *Habes et unde vivas et unde pascas.* Ne craignez pas que ce pain finisse, c'est lui qui aura raison de votre indigence. C'est du pain, c'est du pain, c'est du pain : *panis est, et panis est, et panis est : Deus Pater, Deus Filius, Deus Spiritus Sanctus.* Ils sont nourriture et pain éternels, le Père, le Fils et le Saint-Esprit. Apprenez et enseignez, vivez et nourrissez-vous. C'est Dieu qui vous donne. Il ne vous donne rien de moins que lui-même. Avare, que cherchais-tu autre chose? Qu'est-ce qui te suffira, si Dieu ne te suffit ? » Ainsi parlait à ses pêcheurs l'évêque d'Hippone.

Ce pain quotidien de l'âme, allez-vous le chercher chaque matin, ainsi qu'autrefois les Hébreux la manne ? Dieu est un Dieu caché, mais un Dieu qui se révèle aux humbles qui le cherchent avec foi et persévérance dans la prière, dans les sacrements, dans le sacrifice.

Dans l'oraison. Un quart d'heure au moins chaque jour :

« Heureux l'homme qui médite sur la sagesse, qui réfléchit dans son cœur sur ses voies et qui étudie ses secrets ; qui la poursuit comme un chasseur... Il dresse sa tente auprès d'elle et il y trouve le bonheur. Il met ses enfants sous sa protection et s'abrite sous ses rameaux... La sagesse viendra au-devant de lui comme une mère et elle l'accueillera comme une épouse vierge ! Elle le nourrira du pain de l'intelligence et lui donnera à boire l'eau de la sagesse. Il s'appuiera sur elle et elle ne fléchira pas, il s'attachera à elle et elle ne sera pas confondue. Elle l'élèvera devant ses compagnons et lui ouvrira la bouche au milieu de l'assemblée. La joie, une couronne d'allégresse et un nom éternel seront son partage » (Eccli., XIV, 20 ; XV, 6).

« J'ai prié et l'esprit de sagesse est venu en moi... Avec elle me sont venus tous les biens » (Sag., VII, 1-14).

Dans les sacrements. « Je suis le Pain vivant qui est descendu du ciel » (Jo., VI, 50). « Venez, mangez. Tout est prêt » (Sag., XVI, 20).

Dans le sacrifice. Dans l'obéissance et la souffrance et le travail offerts par amour. Le monde entier connaît l'offrande et l'exemde Ste Thérèse de l'Enfant-Jésus :

« Afin de vivre dans un acte de parfait amour, je m'offre comme victime d'holocauste à votre Amour miséricordieux, Vous suppliant de me consumer sans cesse, laissant déborder en mon âme les flots de tendresse infinie qui sont renfermés en vous et qu'ainsi je devienne martyre de votre Amour, ô mon Dieu ! Que ce martyre, après m'avoir préparée à paraître devant Vous, me fasse enfin mourir et que mon âme s'élance sans retard dans l'éternel embrassement de votre miséricordieux Amour...

Je veux, ô mon Bien-Aimé, *à chaque battement de mon cœur,* Vous renouveler cette offrande *un nombre infini de fois* jusqu'à ce que, les ombres s'étant évanouies, je puisse vous redire mon amour dans un face à face éternel ! »

Pater vester dabit Spiritum bonum petentibus se. Amen.

ALLOCUTION DE MARIAGE

LE PREMIER MARIAGE

Ma chère Enfant, mon cher Monsieur,

Nul ici n'assiste indifférent au passage d'un cortège nuptial. Les voisins se mettent aux fenêtres ou sur le pas de la porte pour en surveiller le départ. L'homme de la rue s'arrête un instant, comme pour prendre part à la joie de tous. Le plus sceptique sourit gentiment, en se disant : « C'est toujours un instant de bonheur ». Les amis lui font fête et l'accompagnent.

Les chrétiens que vous êtes élèvent plus haut leurs pensées et voient dans la cérémonie la réalisation d'un plan divin. Car c'est Dieu lui-même qui fixe la noblesse et les lois du mariage.

Vous en connaissez l'origine ; il serait banal de vous la raconter. Pourtant il y a tant de fraîcheur et tant de poésie dans ce geste divin se penchant avec sympathie sur l'homme qu'il vient de revêtir d'une immortelle splendeur et qu'il trouve triste parce qu'il est seul, que je ne renonce pas à vous transporter une fois encore à ces jours radieux.

Nous attrister que ces jours n'aient pas duré, serait bien enfantin. Mais en entendre les leçons, en un jour où commencent aussi pour vous des heures que, de toute l'ardeur de notre âme, nous voudrions comblées d'un bonheur parfait sera, je pense, répondre à votre désir et assurer l'avenir.

Reprenons donc le chemin du Paradis terrestre.

* *

Dieu avait choisi la fiancée. Et vous vous rappelez l'enthousiasme d'Adam au premier regard qu'il lui adressa... Cet enthousiasme a passé de génération en génération. Dieu a laissé à l'initiative humaine le soin de fixer ses préférences ; mais oseriez-vous dire qu'il est resté étranger à la suite d'événements qui consacrent votre destinée ?

Eloignés l'un de l'autre par vos habitudes, vos occupations, peut-être vos rêves, à peine vous êtes-vous rencontrés que tout de suite vous vous êtes reconnus. Du premier coup vos cœurs ont vibré à l'unisson. Et vous avez conclu qu'il était inutile de prolonger une attente que rien ne légitimait, puisque votre choix était fait... et fait, permettez-moi de vous le dire, en conformité à la détermination divine. Le monde ne voit souvent dans les circonstances qui rapprochent deux cœurs que des hasards inattendus ou fortuits. J'aime bien mieux voir ici une intervention de la Providence, qui avait écrit à votre livre de vie cette heure où nous sommes et qui oriente de façon merveilleuse votre vie.

Avec le choix divin, se fait entendre la parole divine. Pourquoi ce premier mariage aux premiers jours du monde : « Parce que, dit